

**DÉRACINEMENT ET NOSTALGIE D'APPARTENANCE :
LE CHOIX D'UNE IDENTITÉ CULTURELLE
CHEZ FOSCOLO ET UNGARETTI***

Giovane, qual mi son io, nato in Grecia, educato fra Dalmati, e balbettante da soli quattr'anni in Italia, nè dovea, nè poteva cantare ad uomini liberi ed Italiani. Ma l'alto genio di Libertà che m'infiamma e che mi rende Uomo, Libero, e Cittadino di patria non in sorte toccata, ma eletta, mi dà i diritti dell'Italiano. ¹

C'est ainsi qu'en 1797 présentait ses origines et ses coordonnées culturelles un jeune poète n'ayant pas encore atteint sa vingtième année, mais destiné à devenir bientôt un des auteurs marquants du Néo-classicisme et, rapidement, l'une des références culturelles et idéologiques parmi les plus fortes pour les hommes du *Risorgimento* italien. Poète civil, chantre des gloires nationales par l'éloge des tombes illustres de Santa Croce à Florence (« Ma più beata chè in un tempio accolte / Serbi l'Itale glorie »), ² modèle de poésie héroïque aux

* Ce texte correspond à une conférence tenue à l'occasion du colloque "Biographie und Interkulturalität : Diskurs und Lebenspraxis", Basel-Augst, Villa Castelen, 29-30 mars 1996.

1. U. Foscolo, *Tragedie e poesie minori*, a cura di G. Bézola, Edizione Nazionale delle Opere, Firenze, Le Monnier (désormais EN), II, 1961, p. 331.

2. *Dei Sepolcri*, v. 180-81, dans *Poesie e Carmi. Poesie - Dei Sepolcri - Poesie postume - Le Grazie*, a cura di F. Pagliai, G. Folena, M. Scotti, EN I, 1985, p.130.

yeux des générations qui payèrent avec la prison ferme ou de leur vie leur rêve d'une Italie unie, Ugo Foscolo est en réalité un homme d'une toute autre origine, un auteur dont l'ascendance linguistique et culturelle est éloignée de la langue et de la culture dont il est pourtant devenu un des représentants les plus illustres.

Né en 1778 à Zante, dans les îles ioniennes, d'une mère grecque et d'un père vénitien (la famille était toutefois établie dans ces îles depuis plus d'un siècle), il étudia pendant quelques années au séminaire de Spalato (comme il le dit lui-même « *educato fra Dalmati* » ou encore « *fra gli Illirici* »). Lorsqu'il arriva, à l'âge de quinze ans, à Venise, quatre ans après la mort prématurée de son père, il parlait le grec moderne et le dialecte de Zante. Quant à l'italien, langue éloignée même du vénitien paternel, il l'avait étudié comme langue écrite, mais il ne l'avait certainement pas utilisée dans le milieu néo-grec où il avait grandi.

L'indication « *balbettante da soli quattr'anni in Italia* » est confirmée par de nombreuses déclarations contenues dans la correspondance de ces années-là, où l'on trouve même mélangés le grec et l'italien. Dans une de ses premières lettres à son maître Cesarotti, alors qu'il lui demande des conseils et des corrections, il avoue son difficile apprentissage linguistique : « *udirò da voi i precetti di una lingua che con gran fatica ho studiato, e che al presente τραυλίξω* »³. Justement « balbutie ». Une requête semblable était faite, quelques mois auparavant, dans une prose un peu gauche, à un nouvel ami : « *va a rischio che per la loro lunghezza non vadin questi versi stampati. Però se il vanno, la supplico fervorosamente di correggere gli errori ortografici, che pur troppo ve ne sono moltissimi, e me ne mandi una copia* ».⁴

En effet, pour Foscolo, écrire en italien était loin de constituer une opération naturelle, au contraire cela signifiait une option bien précise à l'égard d'une langue et d'une culture lointaines, à conquérir entièrement. « *Cittadino di patria non in sorte toccata, ma eletta* » déclare-t-il publiquement dans la dédicace à la ville de Reggio, définissant par là, en toute conscience, cette condition de choix volontaire. « *Patria adottiva* » désigne d'ailleurs l'Italie dans une lettre du mois de juin 1804,⁵ en opposition à la « *patria datami da i Numi* », représentée par l'île natale dans les *Note* de *Inno primo* de *Le Grazie*.⁶ D'autres métaphores, liées justement à un acte de libre élection plu-

3. Let. 10, du 30 octobre 1795, dans *Epistolario I* (Ottobre 1794 - Giugno 1804), a cura di P. Carli, EN XIV, 1970², p. 18-20; la cit. se trouve à la p. 20.

4. Let. 3, à Gaetano Fornasini, du 14 mars 1795, dans *Epistolario I* cit., p. 7-8.

5. Let. 152, à Francesco Melzi D'Eril, du 14 giugno 1804, dans *Epistolario I* cit., p. 203-206; la cit. se trouve à la p. 203.

6. *Poesie* cit., I, p. 1004.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 149

tôt qu'à une origine naturelle, reviennent dans de nombreuses déclarations successives, également dans des lettres écrites dans d'autres langues, à des correspondants appartenant à d'autres cultures: « je crains que je finirais d'oublier *la langue de mon amour*, ou de la balbutier tout au plus comme je fais des langues étrangères. [...] elle n'a point épousé, comme moi, une seule langue, à laquelle, depuis ma jeunesse, j'ai juré devant les dieux et les hommes tout mon amour et mes soins ». ⁷ « Sposa, piuttosto che madre », comme le dira efficacement Carlo Dionisotti dans son admirable essai *Venezia e il noviziato di Foscolo*. ⁸

Même sur la base restreinte de ces quelques observations, il apparaît bien curieux que le caractère arbitraire de l'appartenance de Foscolo à la littérature italienne - et, par conséquent, cette situation particulière d'interculturalité - n'ait jamais vraiment été envisagé dans toute sa complexité. On en a discuté en termes d'« état civil », sur fond de fureurs nationalistes et de revendications de possession, fondées soit sur de prétendus documents d'archives, soit sur des déclarations d'auteur empruntées à des lettres et à des textes poétiques et utilisées comme de véritables actes d'état civil. En effet, dans les premières biographies déjà, la question s'est posée en termes de gloire nationale, plutôt qu'en termes de culture de l'auteur : « Perchè dunque ostinarsi a farlo veneziano, come si volle da alcuni? Egli si qualificò mai sempre greco di nascita e veneziano di diritto. Il rubare ai greci moderni un nome illustre, è proprio un rubare ai poveri. All'Italia deve bastare l'onore dell'adozione, e lo splendore che egli aggiunse alla sua letteratura ». ⁹

Ainsi s'exprimait un de ses premiers biographes, Giuseppe Pecchio, dédiant sa *Vita di Ugo Foscolo* « Ai Greci liberi e indipendenti per la cortese ospitalità da loro nel 1825 ricevuta ». En fait, c'est ainsi formulé que le problème de la « naissance » de Foscolo traverse de nombreux essais biographiques qui lui sont consacrés, fournissant un excellent prétexte à des disputes à caractère nationaliste, prétexte que l'on trouve résumé dans une imposante biographie en quatre volumes parue en 1927, à l'occasion du premier centenaire de la mort, célébré dans une Italie désormais fasciste :

7. Let. 345, à Amélie Bagien, du mois de septembre 1805, dans *Epistolario* II (Luglio 1804 - Dicembre 1808), a cura di P. Carli, EN XV, 1952, p. 82-83.

8. Maintenant dans C. Dionisotti, *Appunti sui moderni. Foscolo, Leopardi, Manzoni e altri*, Bologna, il Mulino, 1988, p. 33-53, la cit. se trouve à la p. 38.

9. *Vita di Ugo Foscolo*, scritta da G. Pecchio, terza edizione, Lugano, Presso gli Editori, 1841, p. 15.

Avvenne per Ugo Foscolo quel che per molti altri felici ingegni. Chi ebbe a dirlo greco, ma nato da *padre veneziano* e da *madre greca* : chi di *famiglia cretese*, ma *greco di nazionalità* : chi *greco* a dirittura; chi, poi, *italianissimo*. I Greci lo vogliono di nazione greca, e non italiano: altri, dopo d'averlo detto greco, biasimano gl'Italiani di voler loro rapire una simile gloria: c'è anche chi lo dice *greco, ma oriundo veneto*.¹⁰

A elle seule, l'utilisation du superlatif pour l'adjectif géographique « italianissimo » - décliné comme s'il s'agissait d'une qualité - trahit une sorte de revendication nationaliste. Un des auteurs de cette biographie, Camillo Antona-Traversi, avait publié bien des années auparavant une étude consacrée à des questions d'état civil foscolien, intitulé *De' Natali, dei parenti, della famiglia di Ugo Foscolo* (Milano, Dumolard, 1886), où il rapportait en appendice les déclarations d'un autre chercheur, Spiridione De Biasi :

Non ho mai potuto intendere coloro i quali, massime in Italia, dicono esser *greco* il Foscolo, ma nato da *padre veneziano*. E perchè ciò? Se è *veneziano* il padre, *veneziano* altresì è il figlio. Se *greco* il figlio, *greco* altresì il padre. Il padre del Foscolo era corcirese; l'avo corcirese; il bisavo da Candia: tutti Greci : anche il Foscolo, quindi, è greco.¹¹

Italien, Vénitien, Corfiote, Grec : ce qui compte c'est, comme on le voit, d'indiquer l'appartenance nationale, se libérer une fois pour toutes du problème, pour ensuite ne pas trop en tenir compte dans l'étude de l'auteur. Comme si la question pouvait être posée en termes de droit d'état civil, de passeport héréditaire, et non pas en termes de complexes coordonnées culturelles avec des interférences entre les différentes composantes, qui demandent à être déchiffrées même pour une période très avancée de la vie et dans des oeuvres appartenant aux toutes dernières années. Bien au-delà, faut-il le préciser, des plus explicites déclarations foscoliennes.

En fait, c'est seulement dans les années soixante de ce siècle que le problème a enfin été posé dans ses justes termes : langue d'origine, formation culturelle du jeune Foscolo. Ceci dans l'essai de Dionisotti cité auparavant. C'est ici qu'on montre, pour la première fois, de quelle façon l'italien a été, pour le jeune Foscolo, établi à Venise à l'âge de quinze ans, une langue étrangère, apprise tardivement avec opiniâtreté, et rapidement assimilée, au moins pour ce qui concerne la composition en vers :

10. C. Antona-Traversi e A. Ottolini, *Ugo Foscolo*, Milano, Corbaccio, 1927, I, *Adolescenza e giovinezza (1778-1804)*, p. 37.

11. Cfr. *Ugo Foscolo* cit., I, p. 37, note 4.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 151

Giovanissimo, fin dai primi documenti a noi noti, il Foscolo scrisse in versi con sufficiente correttezza. Saranno stati brutti versi, non però più brutti dei tanti prodotti allora anche da scrittori provetti e rinomati. [...] bisogna supporre che il Foscolo sedicenne poté scrivere correttamente perché si era imposto una disciplina linguistica, che alla sua età e in quella età non era comune. Anche di qui appare probabile che egli avesse dovuto vincere, nei primi passi della sua carriera letteraria a Venezia, l'impaccio di un'origine mista e lontana, e che proprio per questo, per vincere, si fosse imposto una disciplina più rigorosa.¹²

Artificielle et autonome pendant des siècles en Italie, la langue de la poésie pouvait être assimilée avec une discipline rigoureuse, comme un code en soi, parfaitement indépendant de la langue utilisée dans la vie quotidienne. Quant à la prose, qui n'était pas encore, à cette époque, codifiée par des normes établies selon un usage incontestable, le jeune étranger pouvait probablement y mêler ses incertitudes et ses erreurs avec celles de nombreux contemporains italiens.

Il y a quelques années, dans une étude consacrée à la culture scripturale de Foscolo, j'ai eu l'occasion de montrer combien on avait peu tenu compte d'un aspect important, et je dirai même déterminant de sa formation: c'est-à-dire précisément l'éducation néo-grecque, les débuts linguistiques indélébiles d'un Grec des îles, fils d'une Grecque de religion gréco-orientale, qui parle avec lui en grec, et dans cette langue seulement lui envoie ses bénédictions: « Από βάθος τῆς καρδιᾶς μου σοῦ δίνω τῆν εὐχὴν μου καὶ ὁ θεὸς νᾶ σου δίνῃ τῆ δικὴ του ἀγάπα με κ ἔχε μέ τέ σέ » [du plus profond de mon cœur je te donne ma bénédiction et que Dieu te donne la sienne. Aime-moi et garde-moi toujours près de toi].¹³ Langue exclusive dans la communication épistolaire avec sa mère - laquelle ne lit pas les caractères latins - le grec moderne parlé à Zante constitue en fait la langue « maternelle » au sens fort, refaisant surface par fragments émotifs encore dans les *familiars* de la maturité : « se ne avessi vi manderei dell'altro denaro; ma non ho se non quanto basta νά ψοφοξιώσω [pour vivre du mieux qu'on peut], come dice la Mamma ». ¹⁴ Ce Foscolo né dans les îles ioniennes d'une famille totalement intégrée dans cette culture apparaît tel qu'il est réellement dans les fragments intimes, si révélateurs, de la correspondance familiale et dans les lettres adres-

12. *Appunti sui moderni* cit., p. 38.

13. Let. 1942, du 8 juin 1816, dans *Epistolario* VI (1^o aprile 1815 - 7 settembre 1816), a cura di G. Gambarin e F. Tropeano, EN XIX, 1966, p. 443-44; la cit. se trouve à la p. 443.

14. Let. 1578, du 26 septembre 1814, dans *Epistolario* V (1814 - Primo Trimestre 1815), a cura di P. Carli, EN XVIII, 1956, p. 251-52; la cit. se trouve à la p. 252. Pour des exemples analogues, je me permets de citer mon essai, *Il libro di Jacopo. Scrittura sacra nell' « Ortis »*, Roma, Salerno Editrice, 1988, p. 8-9.

sées à des amis et à des connaissances grecques : c'est-à-dire un grec moderne converti aux lettres italiennes. Il est utile de remarquer combien cette composante en rien marginale de la culture foscolienne a été passée sous silence par le patriotisme du *Risorgimento* qui s'est rapidement emparé du poète exilé. Les hommes du *Risorgimento* ne pouvaient qu'être repoussés par un Foscolo compromis avec des traditions différentes des traditions civiles italiennes, patriotiques et nationales, fils d'une patrie avilie sous la domination de Venise, mais pas italienne, ni par la langue ni par la religion. De cette origine grecque de Foscolo - qu'il aurait été difficile de dissimuler entièrement dans le cas d'un poète qui trouvait dans la naissance en terre grecque l'autorisation à faire de la poésie - ¹⁵ les hommes du *Risorgimento* et les critiques ont gardé seulement l'aspect le plus abstrait et le plus noble: l'aspect classique de l'antique Hellade, une sorte de catégorie atemporelle, littéraire plutôt que géographique et historique, qui ne compromettrait pas la tradition poétique nationale, mais au contraire pouvait l'anoblir. On a facilement accordé un crédit à l'idée mythique, alimentée par le poète lui-même, d'un Foscolo descendant directement du monde homérique, à quelques milles de la « petrosa Itaca » du compatriote Ulysse. ¹⁶ Une confusion entre métaphore et histoire, d'ailleurs largement autorisée par le goût néo-classique, qui tend à anoblir et à transformer en mythes, même en l'absence d'un quelconque prétexte. La chose était par conséquent d'autant plus aisée pour quelqu'un qui, comme Foscolo, pouvait vraiment vanter une naissance dans l'île baignée « Dal greco mar da cui vergine nacque / Venere », ¹⁷ la « chiara e selvosa Zacinto, risuonante ancora de' versi con che Omero e Teocrito la celebravano ». ¹⁸

En fait, si l'on observe bien, c'est de ce monde néo-grec des premières années, de ce monde originel, presque soustrait à la conscience - de cette culture lointaine cachée sous des expériences nouvelles et plus larges - que viennent, chez le Foscolo âgé, certaines pratiques bizarres ou rites singuliers qui apparaissent parfois dans les lettres et dans les oeuvres. Il ne m'est pas possible de m'arrêter à certaines traces de culture néo-grecque et de religion orientale. Cela pourrait faire l'objet d'une recherche autonome, de caractère interdisci-

15. « Ebbi in quel mar la culla, / Ivi erra ignudo spirito / Di Faon la fanciulla, / [...] / Ond'io, pien del nativo / Aer sacro, su l'Itala / Grave cetra derivo / Per te le corde eolie », *Alla amica risanata*, v. 85-94 (dans *Poesie cit.*, I, p. 84).

16. Voir par exemple les vers 6-11 du sonnet *Nè più mai toccherò le sacre sponde* : « onde non tacque / Le tue limpide nubi e le tue fronde / L'inclito verso di colui che l'acque / Cantò fatali, ed il diverso esilio / Per cui bello di fama e di sventura / Baciò la sua petrosa Itaca Ulysse » (dans *Poesie cit.*, I, p. 95).

17. *Ibid.*, v. 4-5.

18. Let. 667, à Jakob Salomo Bartholdy, du 29 septembre 1808, dans *Epistolario II cit.*, p. 480-93; la cit. se trouve à la p. 492.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 153

plinaire et anthropologique, qui pourrait examiner sous cet angle l'œuvre entière de Foscolo. Je me limiterai ici à rappeler deux éléments seulement: l'habitude de répéter avec insistance, de « murmurer », des vers ou des versets bibliques, et le rituel de la mèche de cheveux coupée par la femme en signe de deuil pour l'amant mort. Le premier élément, présent dans les lettres privées (par exemple « mormoro sempre fra me la trista e pur troppo vera minaccia di Dio », ¹⁹ « tu sai che quando io piglio a canticchiare un passo di autore antico, vo innanzi borbottandolo per un mese: così, ti ricordi? *Ego vir videns paupertatem meam, in virga indignationis eius* »), ²⁰ indique une ascendance précise dans la religion gréco-orientale (celle justement de la mère de Foscolo), où cette pratique (en grec μελέτη) est une forme de prière prescrite pour se défendre des tentations et des mauvaises pensées. ²¹

L'autre élément est présent dans un épisode fortement dramatique des *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, appartenant à une page qui n'a été insérée qu'en 1816, dans une édition publiée durant l'exil en Suisse. Lors de la dernière rencontre avec sa mère, à Venise, le protagoniste découvre un petit tableau peint par la femme qu'il aime, qui représente « l'amico suo che sdrajato su l'erba contempla il tramontare del Sole », envoyé comme cadeau. En déplaçant le verre et le cadre pour compléter l'inscription dantesque « *Libertà va cercando ch'è sì cara* » avec le vers « *che gli vien dietro : Come sa chi per lei vita rifiuta* », Jacopo trouve le dernier hommage de l'aimée et en reconnaît l'exacte valeur funèbre:

fra il cristallo e la scannellatura di dentro della cornice trovò una lunga treccia di capelli che Teresa, alcuni giorni prima delle nozze, s'era tagliati senza che veruno il sapesse, e ripostili nella cornice in guisa che non traspirassero ad occhio vivente. L'Ortis a que' capelli congiunse, quando li vide, una ciocca de' suoi e gli annodò insieme col nastro nero che portava attaccato all'oriuolo. ²²

La signification du rituel, qui peut échapper au lecteur, est cependant correctement déchiffrée - et ce n'est pas un hasard - par la mère du jeune homme, laquelle l'interprète comme un présage de mort: « la madre di lui fu in quella sera atterrita di più fiero presentimento. [...] vide il verso aggiunto:

19. Let. 1232, à Silvio Pellico, du 4 octobre 1812, dans *Epistolario IV* (1812 - 1813), a cura di P. Carli, EN XVII, 1954, p. 167-71; la cit. se trouve à la p. 167.

20. Let. 1775, à Quirina Mocenni Magiotti, du 6 décembre 1815, dans *Epistolario VI* cit., p. 132-33; la cit. se trouve à la p. 133.

21. Pour de plus amples reconnaissances autour de cette habitude foscolienne et sur sa signification dans la tradition orthodoxe, voir *Il libro di Jacopo* cit., p. 51-52, en particulier la note 76.

22. *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, a cura di G. Gambarin, EN IV, 1970 (prima ristampa), p. 463-64. Ainsi la citation suivante.

s'avvide anche della treccia, e della ciocca e del nodo nero [...]. Il dì seguente me ne parlò; ed io vidi come questo accidente le aveva prostrato il coraggio con che dianzi essa avea sostenuta la partenza del suo figliuolo ». La valeur votive et funèbre - reconnue par le personnage de la mère, si proche, par bien des aspects, de la mère réelle de l'auteur - a son origine dans un rite grec précis, encore vivant à l'époque de Foscolo, qui le décrit ainsi dans la *Considerazione quarta* de *La Chioma di Berenice*: « costume attestato da molte iscrizioni sepolcrali, ed inviolato dal tempo, poichè le donne greche dei miei giorni celebrano l'esequie a' loro amanti recidendosi i capelli ».²³

Des raisons inhérentes à l'idéologie du *Risorgimento* - nécessairement unitaire et portée à l'assimilation automatique de toute valeur à la tradition nationale - peuvent expliquer, au moins en partie, l'extraordinaire censure de cette culture d'origine et même d'une langue qu'il parla et écrivit jusqu'à la fin de sa vie avec facilité, comme l'atteste l'un des premiers biographes.²⁴ Il est utile à présent de considérer le cas d'un autre écrivain, à dire vrai très éloigné de Foscolo, non seulement dans l'espace et dans le temps mais aussi par les résultats poétiques. Un écrivain pour lequel il n'existe pas une pareille nécessité de prise de possession nationale. Je me réfère à Giuseppe Ungaretti, né en 1888 à Alexandrie en Egypte, de parents d'origine lucquoise, élève d'une école de langue française (l'Ecole Suisse Jacob d'Alexandrie), puis étudiant à la Sorbonne dans les années 1912-1914, où il discuta une thèse de licence sur Maurice de Guérin. Dans son cas, au moins jusqu'au départ d'Alexandrie pour Paris, à vingt-quatre ans, le dialecte lucquois, parlé à la maison et avec les émigrés d'origine italienne, était en rivalité évidente et continuelle avec l'arabe du milieu externe (langue qu'il parlait parfaitement, comme il le déclara bien des années plus tard)²⁵ et surtout avec le français, langue de l'école et des compagnons de jeux et d'études. Il est symptomatique que la première poésie écrite par Ungaretti fût un sonnet en français,²⁶ où la contamination des deux cultures s'exprime de façon si exemplaire dans l'adoption, pour un texte en langue

23. *Scritti letterari e politici dal 1796 al 1808*, a cura di G. Gambarin, EN VI, 1972, p. 401.

24. Voir G. Pecchio, *Vita di Ugo Foscolo* cit., p. 20.

25. Voir le témoignage de I.I. Naouri, *Ungaretti nel mondo arabo*: « mi disse qualcosa in lingua araba; questo mi sorprese e mi fece domandare : - Parla anche arabo, professore? - Adesso lo parlo male, come vede - rispose sorridendo - ma, sono ormai oltre quarant'anni che non parlo più arabo; prima lo parlavo alla perfezione » (dans *Atti del Convegno Internazionale su Giuseppe Ungaretti*, a cura di C. Bo, M. Petrucciani, M. Bruscia, M.C. Angelini, E. Cardone, D. Rossi, Urbino, Edizioni 4 venti, 1981, II, p. 1227-33; la cit. se trouve à la p. 1232).

26. Cfr. L. Rebay, *Le origini della poesia di Giuseppe Ungaretti*, prefazione di G. Prezzolini, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1962, p. 35-36.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 155

française, d'une forme métrique caractéristique, bien que non exclusive, de la tradition italienne. D'une certaine façon l'exact contraire de ce que, avec le recul, on peut indiquer pour sa poésie: le recours à des formes métriques libres, d'ascendance française, exprimée en langue italienne. La possibilité d'utiliser les deux registres linguistiques, malgré son choix en faveur de l'italien, apparaît du reste évidente dans d'autres écrits, en français (en 1919, puis en 1925), successifs à sa consécration comme poète italien.

Le fait que la langue des parents fût un dialecte toscan eut des conséquences importantes sur la conscience linguistique de Ungaretti. Cela lui donna l'illusion de posséder l'italien, sinon comme langue d'éducation scolaire, du moins comme langue parlée, et de l'avoir comme garantie d'appartenance culturelle et biologique (« *garanzia della specie* », pour utiliser l'une de ses expressions) :

Fino a quell'epoca non sapevo dell'Italia se non ciò che ne leggevo nei libri o che ne avevo imparato a casa o in collegio. Conoscevo l'Italia soprattutto perché parlavo l'italiano, perché tutto ciò che m'era caro era nella mia lingua. Non sono cose che si spiegano, la lingua m'era un legame che mi portava fino alla culla dei miei nella lontananza dei tempi.²⁷

L'assimilation induite entre dialecte lucquois, parlé par d'humbles émigrés italiens probablement analphabètes, et italien écrit - langue des plus artificielles et littéraires - empêcha à Ungaretti d'avoir cette conscience précise de sa propre différence linguistique; différence qui, en revanche, chez Foscolo, avait déterminé l'étude acharnée de l'italien, ressenti comme une langue étrangère et étudié jusqu'à son contrôle total. Chez Ungaretti, la compétence linguistique restera toujours imparfaite, de manière évidente dans ses lettres privées des premières années jusque dans les écrits en prose de la maturité, sous forme de complication et de fatigue expressive également. Il suffit de citer quelques petits exemples, tirés de la correspondance avec Papini, pour les années 1916-1921. Je laisse de côté le recours à des mots français pour compléter des lacunes dans des phrases italiennes (du genre: « *al posto di quella "camelote" di madreperla* »,²⁸ « *una parte astiosa di ratés* », « *con un sorriso "troublant"* »,²⁹ et ainsi de suite): ici la greffe est au moins perçue par

27. *Note a cura dell'Autore e di Ariodante Marianni*, dans G. Ungaretti, *Vita d'un uomo. Tutte le poesie*, a cura di L. Piccioni, Milano, Mondadori, 1974⁷, p. 495-584; la cit. se trouve aux pages 508-509.

28. Cfr. let. 138, dans G. Ungaretti, *Lettere a Giovanni Papini 1915-1948*, a cura di M.A. Terzoli, Introduzione di L. Piccioni, Milano, Mondadori, 1988, p. 142 (voir en particulier la note 3 à la p. 143).

29. *Ibid.*, let. 246, p. 260.

celui qui écrit comme légèrement arbitraire, comme le montre le fait que de tels emprunts ont été soulignés par l'italique ou par les guillemets. Plus intéressants, pour notre discours, me semblent les fréquents gallicismes lexicaux, morphologiques et syntaxiques: du gallicisme morphologique pour le préfixe *-tras / -trans* dans des mots comme «transponibili», «transfusione», «transfonderla»,³⁰ à l'emprunt de mots français transposés en italien: «L'arte d'oggi è una trasfusione della realtà : ma non mai un'allegoria placcata "à côté"», où «placcata» est modelé sur le français «plaquée», dans le sens de «ajoutée artificiellement». ³¹ Cette conscience indistincte des frontières linguistiques apparaît dans le recours fréquent à des mots italiens, utilisés dans un sens qui n'est pas toujours attesté mais par contre est courant en français : «ci mettono soltanto nel sangue un pimento di desidero»,³² là où le terme «pimento» est utilisé au sens figuré (comme par exemple dans la phrase «Pour assaisonner l'aventure d'un piment d'indépendance et d'exotisme» de R. Martin du Gard). On trouve des exemples plus graves de gallicismes sémantiques, qui interfèrent avec des mots italiens ayant une toute autre signification. Par exemple dans la phrase « ma per il loro carattere romanesco tali da interessare qualsiasi pubblico », ³³ le calque sur le français « romanesque » à la place du correct « romanesco », pour définir un certain type de forme narrative, crée une interférence inacceptable, à la limite de l'incompréhensible, avec la désignation géographique de l'italien « romanesco ».

Toutefois il n'y a pas que le français qui exerce une influence sur l'italien d'Ungaretti : parfois apparaît un curieux mélange de dialecte toscan et de français. Par exemple dans la phrase «è terminato stamani, 4 aprile, quest'altro sciambrottamento in tradotta», le terme d'origine lucquoise *sciambrottare* - utilisé par l'ami Pea dans le *Spaventacchio* pour indiquer le bruit de l'eau - semble contaminé avec le français «chambouler», «chambarder», dans le sens de «secouer, mettre sens dessus dessous». ³⁴ Dans une lettre riche de toscanismes («bontà nostrale», «dicano» pour l'indicatif présent, et ainsi de suite) et de gallicismes «tutto si tormenta», «ferocia di bacteri» (de «bactérie»), «sulle

30. Voir par exemple: « ti sembrano meno trasponibili », let. 31, p. 30 (e cfr. nota 5); « transfusione lirica della realtà », let. 84, p. 80; « transfonderla nel suo aspetto genuino », let. 97, p. 102. Cfr. également « transmuto » de *Annientamento*, v. 28, du *Porto Sepolto* (Udine 1916, p. 15) ensuite corrigé dans la forme habituelle (*Tutte le poesie* cit., p. 30).

31. *Lettere a Giovanni Papini* cit., let. 61, p. 62.

32. Ibid., let. 119, p. 125.

33. Ibid., let. 246, p. 260.

34. Ibid., let. 192, p. 192.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 157

spalle di sermonista» (de «sermonneur»), nous trouvons aussi une curieuse contamination entre le français «fourmillement» (dans le sens d'irritations épidermiques, démangeaisons) et l'italien «fornicare» : «era un amore che gli veniva da *formicheggiamenti* ». ³⁵

Si dans la prose ce manque d'assurance et cette contamination linguistique apparaissent parfois comme des faiblesses expressives, dans la poésie, au contraire, l'absence d'une conscience précise des barrières linguistiques engendre un extraordinaire, quoique inconscient, instrument d'invention et de liberté créative. Certains cas, extraits de l'*Allegria* et du *Sentimento del tempo*, ont été signalés par Contini dans sa *Letteratura dell'Italia unita*. Dans la poésie *Anniamento*, par exemple, «mi sono colto / nel tuffo / di spinalba» (v. 19-21), sur l'italien «tuffo» se greffe la mémoire du français «touffe», provoquant un incalculable enrichissement du sens. Ainsi dans *L'isola*, «A una proda ove sera era perenne / Di anziane selve assorto» (v.1-2), «anziane» élargit sa valeur de «chargées d'années» grâce à l'écho du français «ancien». Dans une autre poésie, «Dalla spoglia di serpe / Alla pavida talpa / Ogni grigio si gingilla sui duomi...» (*Ogni grigio*, v.1-3), les «Cupole» sont «eco diretta del francese *dôme*, conforme al gusto del componimento, d'un simbolismo che già volge al surrealismo». ³⁶

On pourrait multiplier les exemples, même en se limitant aux cas les plus évidents. Par exemple, dans les vers de *Pellegrinaggio*, «ho strascicato / la mia carcassa / usata dal fango / come una suola / o come un seme / di spinalba» (v. 5-10), ³⁷ l'adjectif «usata» doit être également compris dans le sens du français «usée». Dans la poésie *Italia*, «Ma il tuo popolo è portato / dalla stessa terra / che mi porta / Italia» (v. 7-10), ³⁸ le verbe «portare» se charge également du sens plus profond du français «porter» employé pour indiquer la maternité. Dans *Trasfigurazione*, «Sto / addossato a un tumulo / di fieno bronzato», l'adjectif «bronzato» (v. 1-3) ³⁹ est un calque du français «bronzé».

Percevoir l'italien comme la garantie d'une appartenance - rendue encore plus précaire par la mort précoce du père - à une terre connue seulement après ses vingt ans, ⁴⁰ comportait pour Ungaretti, en plus de la nécessité

35. Ibid., let. 97, p. 101-102, et cfr. notes relatives.

36. Cfr. G. Contini, *Letteratura dell'Italia unita 1861-1868*, Firenze, Sansoni, 1968, dans les notes aux pages 800, 804, e 806.

37. *Tutte le poesie* cit., p. 46.

38. Ibid., p. 57.

39. Ibid., p. 69.

40. Voir la confession de la poésie *1914-1915* : «Ti vidi, Alessandria, / Friabile sulle tue basi spettrali / Diventarmi ricordo / [...] / La delusione che tu sia, straniera, / La mia città natale / [...] / Chiara Italia, parlasti finalmente / Al figlio d'emigranti » (*Tutte le poesie* cit., p. 161-62, v. 1-27).

subjective d'une censure de sa propre faiblesse dans cette langue, également l'effort tenace de cacher d'inévitables lacunes littéraires. Presque pathétique la ténacité avec laquelle, il recourt, dans sa correspondance avec les amis lettrés, au terme «rilettura» pour des textes desquels on peut facilement supposer qu'il ne connaissait guère plus que le titre.

Dans un article paru il y a quelques années,⁴¹ j'en suis venue à insister sur son absence de formation scolaire italienne, montrant de quelle façon elle a été compensée, pendant la guerre, par un exercice acharné (je dirais presque obsessionnel) d'écriture épistolaire avec des représentants de la culture militante italienne (Prezzolini, Papini, Soffici, et ainsi de suite), aussi bien que par une lecture fébrile des revues de l'avant-garde, en particulier la «Voce» de Giuseppe De Robertis, attendue avec anxiété dans la tranchée et soumise à une lecture intégrale et minutieuse. Il n'est pas exagéré de dire que la «Voce» représenta la loupe à travers laquelle la tradition littéraire italienne arriva à un lecteur aussi affamé de cette culture. Mais plus encore, précisément à cause de la condition linguistique et culturelle de Ungaretti, les pages de la «Voce», et en particulier celles de son directeur - lues dans une perspective tout à fait pragmatique, presque comme une méthode destinée à servir de norme dans la composition de ses propres vers - ces pages, donc, eurent une fonction maïeutique pour la naissance même de la poésie de Ungaretti. Efficacité très spéciale, possible seulement pour un lecteur qui se présentait presque avec un esprit vierge pour cette rapide récupération des Lettres Italiennes. Ungaretti est, en effet, un auteur pour qui écrire en langue italienne constitue non pas un fait naturel, mais bien un choix et un pénible apprentissage.

On trouve une conscience claire de ce mélange de cultures différentes et du caractère artificiel qui en découle, dans une des poésies finales du premier recueil, qui porte le titre emblématique d'*Italia* : «Sono un frutto / d'innunerevoli contrasti d'innesti / maturato in una serra» (v. 4-6).⁴² Ici le mélange et le caractère artificiel sont exprimés au moyen de la métaphore botanique de la greffe et de la serre. Cette même antithèse entre lieu artificiel et terrain naturel est présente dans une lettre envoyée de Paris à Papini, Prezzolini et Soffici, en avril 1920, où l'auteur se plaint de l'opposition entre un «paese di cristallo», non naturel, et un «terreno nel quale attecchire» :

Non aver prossimo; si potrebbe popolare il mondo di confidenti immaginari;
ma non essere cresciuto in nessuna terra; ma non portare in nessun luogo l'aria
famigliare dell'origine; ma vagare sempre in esilio. Mi sono creato un paese di

41. «Collaborazione alla poesia» : *il critico e il suo poeta*, dans A.A.V.V., *Per Giuseppe De Robertis*, a cura di G. Tellini, Roma, Bulzoni, 1992, p. 51-71.

42. *Tutte le poesie* cit., p. 57.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 159

cristallo, perché fatalmente dovessi accorgermi, da qualsiasi punto, che non era naturale. [...] La vita è una dura disputa mossa da guai concreti, e ci vuole un terreno nel quale attecchire, e ci vuole il caldo che maturi e odori.⁴³

L'opposition entre naturel et artificiel revient dans une lettre à Papini écrite quelques mois après, sous la forme de l'absence de racines, d'un bourgeonnement biologiquement naturel: «io non ho le radici in nessuna terra; sono come di una razza dispersa; qualche cosa che appartiene a tutti e non è di nessuno; che vive di notalgie che gli hanno lasciato, come si dà una consegna a una vedetta; che non sa come germogli una speranza, e raccatta e adotta tutte quelle che può». ⁴⁴

On pourrait extraire de ses pages d'autres déclarations concernant l'appartenance artificielle, la recherche de sa propre culture. Je citerai ici une seule déclaration, relative à son rapport particulier avec la tradition italienne, laquelle n'est pas confiée à des lettres privées, mais se trouve incluse dans un article de 1935, puis reprise dans un «programme» de 1949, *Ragioni di una poesia*, servant enfin d'introduction à l'édition complète des poésies :

cercavo in loro il canto. Non era l'endecasillabo del tale, non il novenario, non il settenario del talaltro che cercavo: era l'endecasillabo, era il novenario, era il settenario, era il canto italiano, era il canto della lingua italiana che cercavo nella sua costanza attraverso i secoli, attraverso voci così numerose e così diverse di timbro e così gelose della propria novità e così singolari ciascuna nell'esprimere pensieri e sentimenti: era il battito del mio cuore che volevo sentire in armonia con il battito del cuore dei miei maggiori di una terra disperatamente amata.⁴⁵

Malgré des déclarations si explicites et malgré l'évidence des faits, pour Ungaretti, comme pour Foscolo, la critique ne s'est jamais réellement posée la question de son appartenance non pacifique à la littérature italienne. Dans son cas également, sa situation linguistique et culturelle particulière a été rarement prise en considération: par Contini ⁴⁶ et dans les années soixante par Rebay dans son étude sur les origines de la poésie de Ungaretti.⁴⁷ Le singulier refou-

43. *Tutte le poesie* cit., p. 399.

44. Let. 273, de l'automne 1920, dans *Lettere a Papini* cit., p. 298-99.

45. A présent dans *Tutte le poesie* cit., p. LXXI-LXXII.

46. Par exemple dans l'essai *Ungaretti in francese* de 1939, maintenant dans G. Contini, *Esercizi di lettura sopra autori contemporanei con un'appendice su testi non contemporanei*, Torino, Einaudi, 1974, p. 62-65.

47. *Le origini della poesia di Giuseppe Ungaretti* cit.

lement du problème concernant deux écrivains si lointains et différents nous pousse à nous demander si d'autres auteurs nés hors d'Italie et ayant derrière eux une langue et une culture différentes n'ont pas connu un sort analogue d'inclusion un peu trop hâtive dans le patrimoine littéraire national. Passés, grâce à une adoption rapide, à la littérature italienne, et jamais vraiment considérés dans leur condition spéciale d'interculturalité, comme si ce qui a été avait rétrospectivement reçu le sceau de la nécessité historique, ou du destin qui ne se discute pas.

Il serait utile, en travaillant sur une large échelle, de vérifier s'il est possible d'indiquer, chez tous ces auteurs «interculturels», une typologie commune de comportements, ou pour le moins de reconnaître - tout en tenant compte de la diversité de chacun - des analogies structurelles liées à leur appartenance non automatique à la culture d'adoption. Je me limiterai ici aux deux auteurs dont j'ai parlé, essayant de vérifier, d'une façon nécessairement sommaire et non exhaustive, la faisabilité d'une telle enquête.

Je ne crois pas qu'il faille voir, dans ce catalogue d'affinités, comme un trait pertinent l'extrême perfection ou au contraire une approximation continue - éventuellement créative et innovatrice - à la langue adoptée. Il suffit de rappeler les résultats de Foscolo et de Ungaretti, l'un détenteur d'une perfection linguistique (au moins en poésie) absolue, l'autre caractérisé par une extrême incertitude, à la limite de l'acceptable. Il ne faudra pas non plus penser au choix d'une poétique conservatrice, de type classique, ou au contraire à la recherche d'une forte rupture expressive. Nous pourrions en effet indiquer Foscolo comme le dernier des classiques, le poète qui atteint l'excellence dans une forme métrique parmi les plus anciennes et les plus stables de la tradition italienne, le sonnet. Celui qui, encore en 1816 - l'année de la polémique, en Italie, entre classiques et romantiques - élève ce mètre au rang d'emblème de la poésie italienne en publiant un recueil aristocratique, les *Vestigi della storia del sonetto italiano dall'anno MCC al MDCCC*. Ungaretti représente, quant à lui, le poète le plus libre de la métrique italienne, qu'il connaît d'ailleurs probablement mal : c'est l'auteur qui défait la façon de faire des vers, celui qui introduit dans la poésie italienne cette forte césure prosodique et métrique sur laquelle se fonde la tradition du XX^e siècle.

Il faudrait indiquer d'autres traits communs. Pour commencer, la constante position de ces auteurs comme médiateurs entre différentes cultures: soit dans la traduction proprement dite d'une langue à une autre, soit dans la transposition culturelle au sens large, avec une conscience précise de ce rôle d'intermédiaires. Si la première poésie de Ungaretti avait été, comme je l'ai dit, un hybride sonnet français, parmi les premières tentatives du jeune Foscolo figurait la traduction en italien d'une petite chanson d'un poète néo-grec.⁴⁸ Il y eut en lui un intérêt

48. Mentionnée dans la let. 2, du 10 décembre 1794, à Gaetano Fornasini, dans *Epistolario* I cit., p. 6-7.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 161

constant pour la traduction, des langues classiques (Anacréont, Saffo, Catulle, Lucrèce, Horace, etc.) et des langues modernes (Sterne, *Sentimental Journey*), intérêt qui l'accompagne depuis les premières jusqu'aux dernières années de sa vie, lorsqu'elle semble même prendre le dessus sur l'écriture personnelle avec l'incomplète et splendide version de l'Illiade.⁴⁹ Même les premiers fragments du poème néo-classique des *Grazie* sont initialement publiés comme traductions d'un antique hymne grec.⁵⁰ Foscolo exprime sa conscience de ce rôle d'intermédiaire idéal dans les vers qui terminent l'ode *Alla amica risanata* : «Ond'io, pien del nativo / Aer sacro, su l'Itala / Grave cetra derivo / Per te le corde eolie» (v. 91-94), où le mérite d'avoir transposé la poésie lyrique grecque («le corde eolie») dans la poésie italienne («l'Itala / Grave cetra») rappelle celui affirmé de façon analogue par Horace («princeps Aeolium carmen ad Italos / deduxisse modos», *Carm.*, III, 30, 13-14).⁵¹ Chez Foscolo, cependant, ce mérite est revendiqué en étroit lien avec ses coordonnées géographiques particulières : «Ebbi in quel mar la culla, / Ivi erra ignudo spirito / Di Faon la fanciulla» (v. 85-87). Les années de l'exil, en Suisse et en Angleterre, portent Foscolo, à cause de la nouvelle situation linguistique, à la composition ou à la traduction de quelques-uns de ses textes dans un français rudimentaire et dans un anglais simple : il s'agit là d'hommages galants à des interlocutrices qui ignorent la langue italienne.

Ungaretti, de son côté, auteur de textes en français, est traducteur des langues modernes : du français (par exemple, la *Phèdre* de Racine), de l'anglais (Shakespeare) et de l'espagnol (Góngora). Toute sa vie durant, il semble obsédé par l'idée de la traduction, en tant que forme d'appropriation et de retransmission culturelle. Il suffit ici de rappeler le projet jamais réalisé mais longuement caressé de traduire des textes du très admiré Papini : «Spero di compiere un mio voto, - non d'oggi -, per te; ti tradurrò in francese [...]; farò meglio che la mia poesia; farò vivere colla lingua colla quale ho sillabato, e che m'è rimasta la più cara, il fiore della mia poesia, la tua poesia, Papini». ⁵² Ou bien les propositions de traductions d'oeuvres françaises, envoyées à l'éditeur Vallecchi : «Ho mandato a Vallecchi un elenco di traduzioni per "Distinta"; è ciò che c'è di meglio nella prosa d'arte francese degli ultimi 100

49. On la lit à présent dans la magistrale édition critique de G. Barbarisi pour le III^e volume de l'Edizione Nazionale: *Esperimenti di traduzione dell'Iliade* (3 tomes, respectivement 1961, 1965, 1967).

50. Dans le commentaire de la traduction de la *Chioma di Berenice*, dans *Scritti letterari* cit., VI, p. 350 e 432-34.

51. Cfr. *Odi e sonetti di Ugo Foscolo con note ad uso delle scuole secondarie classiche*, per cura di G. Padovan, Torino, Paravia, 1890.

52. Let. 88, du mois de janvier 1917, dans *Lettere a Papini* cit., p. 86.

anni [...]. M'impegno a fornire una traduzione al mese, dattilografata e assolutamente conforme, dal punto di vista stile e vocabolario, all'originale - ciò che in fatto di traduzioni sarebbe una novità in Italia. [...] Ho altri progetti di traduzioni: ne ripareremo a tempo opportuno». ⁵³ Témoignent, dans l'immédiat premier après-guerre, de cette infatigable, et parfois même excessive médiation culturelle, les conférences parisiennes sur la littérature italienne contemporaine (dont on a une sorte de compte-rendu dans les lettres 227 et 229 à Papini), et l'engagement à promouvoir le projet de l'*Anthologie des poètes italiens contemporains*, entrepris à l'origine par lui même et réalisé ensuite par Jean Chuzeville (Editions de la Bibliothèque Universelle, Paris, 1921), selon ses indications et ses suggestions. ⁵⁴ Viceversa de minutieuses informations sur la situation artistique et littéraire de la capitale française sont régulièrement fournis aux amis italiens: du récit de la disparition d'Apollinaire à la présentation des nouvelles revues de l'Après-Guerre («Action», «L'Europe Nouvelle», «Littérature»), du compte-rendu du dernier livre de Gide à celui de soirées littéraires et de vernissages artistiques dans la capitale, à l'annonce de la naissance du surréalisme et d'autres mouvements d'Avant-garde. ⁵⁵

Appartenir à des cultures différentes comporte également, me semble-t-il, un besoin particulier chez ces écrivains de justifier leur présence dans la culture d'adoption, une sorte de nécessité de retrouver une ascendance culturelle sûre. Foscolo fait recours à la solution des «pères», déclinés aussi bien au pluriel «i miei padri» ⁵⁶ qu'au singulier, «padre», se référant tantôt à un auteur tantôt à un autre (Homère, Dante, Cesarotti, etc.), ⁵⁷ distinguant rigoureusement la descendance biologique de la descendance culturelle et littéraire. Chez Ungaretti, en revanche, les deux ascendances se confondent dans la série plus ample des «antenati» - progressivement modifiée et accumulative de cultures, de personnages historiques et familiers - qui va jusqu'à inclure une figure féminine: «Ecco la scelta, - che qualcuno conosce di già, da più di due anni, - dei

53. Let. 246 à Papini, du mois de juin 1919, *ibid.*, p. 260.

54. Cfr. à ce propos *Lettere a Papini* cit., p. 304, note 2.

55. Voir, parmi les nombreuses lettres que l'on pourrait citer, au moins les let. 234 e 265 à Papini.

56. Voir par exemple dans les *Ultime lettere di Jacopo Ortis*: «le mie ossa poseranno su la terra de' miei padri» (EN IV, p. 295).

57. Cesarotti est ainsi apostrophé dans de nombreuses lettres. Voir par exemple la let. 99 du 12 septembre 1802 et la 104 du 6 octobre de la même année: «Padre mio - ti ho mandata la mia *Orazione a Bonaparte*» (*Epistolario I* cit., p. 147 et 152-53). Cette paternité métaphorique est assumée explicitement par Cesarotti lui-même, qui le 11 décembre 1802 répond avec une allusion à Dante: «Tu sei un figlio che non ha nessuna *carità del vecchio padre*, e gode di metterlo egli stesso in tempesta» (*ibid.*, p. 167, let. 115, l'italique est mien). Pour Dante il suffit de citer une célèbre page de l'*Ortis*: «Sull'urna tua, Padre Dante! [...] m'hai tu forse, Padre, ispirato tanta forza» (EN IV, p. 441).

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 163

miei antenati: «Villon, Papini, Dostoïevski, Fulla bent ami, Leopardi, Maria Lunardini mia madre, Mallarmé, Maurice de Guérin, Cellini"». ⁵⁸ Mot emblématique de ce rapport particulier de Ungaretti avec la tradition, de sa constante recherche de «reconnaisances» et d'«identifications», au nom d'une descendance spirituelle, complémentaire de la descendance biologique, ⁵⁹ le terme «antenati» sera choisi comme titre de ce projet lyrico-narratif dans une lettre à Papini du 20 janvier 1918 :

«I miei antenati» è la cosa che in questi giorni più mi rimugina nell'anima. [...] Parlerò in un primo capitolo di mia madre lucchese, e dell'Africa araba; un altro lo dedicherò a Sceab, [...] poi vorrei dire una parola esatta su Nietzsche, per togliermelo definitivamente dal cuore; parlerei poi, in due capitoli di Leopardi e di Mallarmé, e infine di Soffici e di te e anche forse della guerra; [...] aneddoti, paesaggi, città, campagne, fiumi, mari, il mondo come l'ho sentito; come man mano ho imparato a sentirlo; come si deve sentire, noi che dobbiamo metterci sul viso una maschera d'ironie. ⁶⁰

Cette nécessité de prouver une certaine appartenance culturelle comporte également la liste des propres étapes géographiques, comme autant de témoignages d'identités culturelles. Dans ce sens, est exemplaire une des poésies les plus célèbres de Ungaretti, *I Fiumi*, dans sa façon d'assimiler espaces géographiques et «reconnaisances» culturelles. ⁶¹ Il sera utile d'en citer une grande partie :

L'Isonzo scorrendo
mi levigava
come un suo sasso

[...]

Mi sono accoccolato
vicino ai miei panni
sudici di guerra

58. Let. 136, de l'été 1917, dans *Lettere a Papini* cit., p. 140.

59. Comme on l'affirme dans les *Note* cit., p. 526 : «l'uomo è misteriosamente chiamato a sopravvivere nell'ordine spirituale mediante la parola, nell'ordine naturale mediante la progenie».

60. Let. 175, dans *Lettere a Papini* cit., p. 178.

61. Etapes par la suite enrichies par l'ajout du Tibre, auquel est dédié une poésie de la maturité, *Mio fiume anche tu* (*Tutte le poesie* cit., p. 228-30). Une série plus ample de fleuves est mentionnée dans une rédaction précédente de la poésie restée longtemps inédite, qu'on peut lire à présent dans G. Ungaretti, *Poesie e prose liriche*, a cura di C. Maggi Romano e M.A. Terzoli,

e come un beduino
mi sono chinato a ricevere
il sole

Questo è l'Isonzo
e qui meglio
mi sono riconosciuto
una docile fibra
dell'universo

[...]
Ho ripassato
le epoche
della mia vita

Questi sono
i miei fiumi

Questo è il Serchio
al quale hanno attinto
duemil'anni forse
di gente mia campagnola
e mio padre e mia madre

Questo è il Nilo
che mi ha visto
nascere e crescere
e ardere d'inconsapevolezza
nelle estese pianure

Questa è la Senna
e in quel suo torbido
mi sono rimescolato
e mi sono conosciuto

Questi sono i miei fiumi
contati nell'Isonzo

Questa è la mia nostalgia
che in ognuno
mi traspare
(v. 13-65).⁶²

62. *Tutte le poesie* cit., p. 43-45. Voir également *Notte*, ibid., p. 398: «Il ragazzo / che nelle vene ha i fiumi / di tante umanità diverse / è scappato». La métaphore aquatique est utilisée par Papini dans le premier, fort précoce, compte-rendu sur le *Porto Sepolto* publié dans «Il Resto del Carlino» le 4 février 1917 : «È cresciuto in Egitto e s'è formato a Parigi. La Toscana, l'Africa,

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 165

Outre l'ajout d'une gestualité orientale, liée au passé égyptien (voir l'image du bédouin accroupi), dans le paysage bien occidental de l'Isonzo et de la guerre, il importe de souligner ici le terme «nostalgia», qui revient chez Ungaretti pour signaler son rapport avec un monde et une culture. Par exemple dans une lettre à Papini du mois d'octobre 1918 : «E mi avvenne di nascere lontano, in una cosmopoli, in un'antica fucina di contrastanti civiltà. Ho incrociato come un guerrin Meschino i quattro punti cardinali alla ricerca tremendamente deliziosamente ostacolata della mia consanguineità. Sono un italiano di nostalgia». ⁶³ Dans les vers de *I fiumi*, on insiste sur l'expérience de la guerre comme garantie d'appartenance, ou, si l'on veut, comme prix à payer pour cette identification culturelle désirée («Questo è l'Isonzo / e qui meglio / mi sono riconosciuto / una docile fibra / dell'universo», v. 27-31). La poésie Italia, que j'ai citée plus haut, se clot, à son tour, avec l'explicite, et presque oxymorique association entre «uniforme» et «culla», emblème de la guerre et d'une identité acquise avec peine: «E in questa uniforme / di tuo soldato / mi riposo / come fosse la culla / di mio padre» (v. 11-15). ⁶⁴ Ungaretti, en commentant *I Fiumi*, avouait :

Finalmente mi avviene in guerra di avere una carta d'identità: i segni che mi serviranno a riconoscermi [...] e di cui in quel momento prendo coscienza come i «miei» segni: sono fiumi, sono i fiumi che mi hanno formato. Questa [*I fiumi*] è una poesia che tutti conoscono ormai, è la più celebre delle mie poesie: è la poesia dove so finalmente in un modo preciso che sono un lucchese, e che sono anche un uomo sorto ai limiti del deserto e lungo il Nilo. E so anche che se non ci fosse stata Parigi, non avrei avuto parola; e so anche che se non ci fosse stato l'Isonzo, non avrei avuto parola originale. ⁶⁵

La conquête d'une citoyenneté culturelle idéale à travers l'engagement civil ou militaire se retrouve, de façon assez semblable, chez Foscolo. Par exemple dans sa dédicace *Alla città di Reggio* citée au début, ou le jeune poète, après avoir fait la liste de ses étapes géografico-culturels («nato in Grecia, edu-

la Francia. In una lirica delle prime questa confluenza delle tre polle mi sembra più naturale» (maintenant dans *Opere*, a cura di L. Baldacci e G. Nicoletti, Milano, Mondadori, 1977, p. 709-14; la cit. se trouve à la p. 713). Et elle sera ensuite appliquée à un autre déraciné très aimé, Guillaume Apollinaire, dans une lettre à Giuseppe Raimondi du mois de novembre 1918: «Attinta alle 3 polle essenziali, la sua poesia» (*Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, a cura di M. Diacono e L. Rebay, Milano, Mondadori, 1974, p. 895).

63. Let. 224, dans *Lettere a Papini*, p. 224-25; la cit. se trouve à la p. 224.

64. *Tutte le poesie* cit., p. 57.

65. *Ungaretti commenta Ungaretti*, dans *Saggi e interventi* cit., p. 815-28; la cit. se trouve à la p. 821.

cato fra Dalmati, e balbettante da soli quattr'anni in Italia»),⁶⁶ revendiquait justement un droit analogue d'italianité acquise : «Ma l'alto genio di Libertà che m'infiamma e che mi rende Uomo, Libero, e Cittadino di patria non in sorte toccata, ma eletta, mi dà i diritti dell'Italiano». ⁶⁷ Et dans une lettre de 1804 à Francesco Melzi d'Eril : «Pago dell'ospitalità concedutami in questa terra men infelice dell'altra Italia, avrei tentato di sdebitarmi di tanto favore con le opere dell'ingegno mio, dalle quali la mia patria adottiva potesse ricavare onore ed utilità». ⁶⁸

Si Ungaretti fait allusion à une métaphorique «carta d'identità» finalement possédée, chez Foscolo revient avec insistance le thème du passeport: au sens propre, celui qui est refusé au protagoniste des *Ultime lettere* («avea decretato di andare a Roma a prostrarmi su le reliquie della nostra grandezza. Mi negano il passaporto»),⁶⁹ transposé en vers, en guise de plaisanterie dans la traduction française du sonnet-autoportrait offerte à une amie suisse inconnue (peut-être Veronica Pestalozza) : «Ceci n'est point de La poesie; mais des passeports en rime». ⁷⁰

L'obsession concernant l'état civil peut se manifester chez ces écrivains interculturels non seulement dans l'exhibition d'une géographie intellectuelle enchevêtrée et dans la recherche d'attestations idéales d'identité, mais aussi à travers des rapports particuliers avec son propre nom. Chacun sait que Ugo est un nom choisi par Foscolo, qui peu à peu remplace celui de baptême, Niccolò, hérité du grand-père paternel. On devra ajouter que chez lui est fréquent aussi le recours à des noms fictifs, appartenant à ses personnages. Ils sont employés dans des moments de nécessité, comme par exemple pendant les mois de l'exil suisse, lorsque, recherché par la police autrichienne, il se cache sous la signature de Lorenzo Alderani et c'est à ce nom qu'il se fait envoyer le courrier auprès de l'éditeur Füssli : «D'ora in poi, mandate le lettere così, ma in francese. À Monsieur Lorenz Alderan Près de M.^r Orell, Füssli, et Comp : Libraires, à Zurich». ⁷¹ C'est aussi avec le nom de Jacopo Ortis qu'il signe cer-

66. Schéma récurrent de récit biographico-culturel, utilisé aussi dans la pseudoautobiographie du *Sesto tomo dell'io* : «saprete ch'io nacqui in Grecia, che trascorsi l'infanzia fra gli Egiziani; la fanciullezza nell'Illiria; la giovinezza su e giù per l'Italia; la prima virilità in Francia, come vedete; e il resto di vita.... Dio sa!» (*Prose varie d'arte*, a cura di M. Fubini, EN V, 1951, p. 10).

67. *Tragedie e poesie* cit., II, p. 331.

68. Let. 152 cit., *Epistolario* I, p. 203.

69. *Ultime lettere* cit., IV, p. 407-408.

70. Le texte complet se trouve dans l'appendice de l'essai de G. Gorni, *Il poeta e la sua immagine. Sugli autoritratti dell'Alfieri e del Foscolo*, dans «Giornale Storico della Letteratura Italiana», vol. CLX, fasc. 509, 1983, p. 93-113; la cit. se trouve à la p. 110.

71. Let. 1704, à la famille, du 23 mai 1815, dans *Epistolario* VI cit., p. 38-39; la cit. se trouve à la p. 39.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 167

taines lettres: «io vado profugo per la Svizzera, senza amici, senza passaporto, e temendo di rivelare il mio nome; da che la Polizia del paese ov'io abitava, va mandando requisitoriali contro di me. [...] Intanto la mia sottoscrizione le gioverà a indovinare il mio nome. Jacopo Ortis». ⁷² D'ailleurs, les années précédentes, il s'était servi de ce même nom de famille, Ortis, encore que dans un tout autre esprit: dans le jeu galant des lettres d'amour, s'identifiant avec passion et amusement au protagoniste de son roman. ⁷³ La continuelle métamorphose des noms se complique en fait chez Foscolo par l'invention d'*alter ego*, de doubles, de figures qui lui sont proches et complémentaires (Jacopo, Lorenzo, Didimo), parfois énumérées en une série unique comprenant aussi le nom de Ugo, ⁷⁴ et souvent mentionnées d'une oeuvre à l'autre comme s'il s'agissait de personnages réels. ⁷⁵ Les personnages inventés, eux-mêmes, sont parfois impliqués dans ce genre d'oscillations : par exemple, Lorenzo, ami de Jacopo, dans la première édition du roman signe Lorenzo F. (= Foscolo), par la suite (après que l'auteur s'est caché dans le monastère de Monteveglio près de Bologne sous le nom de Lorenzo Alighieri) il devient à son tour Lorenzo A. (= Alighieri?), jusqu'à l'obtention des prénom et nom complets (Lorenzo Alderani) dans l'édition de Zürich de 1816.

Quant à Ungaretti, il faut rappeler que pendant les années égyptiennes il signait ses publications dans différents journaux italiens, Giunga ou Unga, noms tous deux pratiquement abandonnés à partir de son transfert à Paris. Jusque dans les toutes dernières années de sa vie, quand une série de poésies d'amour - sous forme de dialogue en vers avec une jeune femme - montre, de son côté, l'ancien nom Unga des années de la jeunesse égyptienne. ⁷⁶ Comme pour Foscolo, pour Ungaretti également on peut mentionner des figures de substitution, des doubles de l'auteur: cette fois empruntés à la réalité et transformés en personnages de sa poésie, en vertu de complications analogues

72. Let. 1700, à Sismondo de Sismondi, du 18 maggio 1815, *ibid.*, p. 34-35.

73. Voir, par exemple, les lettres 201 et 250 à la Fagnani Arese, dans *Epistolario I cit.*, p. 279 et 365-68.

74. Voir la let. 1385, du 11 octobre 1813, à Sigismondo Trechi: «non sono più omai nè Ugo, nè Ortis, nè Didimo chierico : la parte spirituale di queste tre buone persone è svaporata» (*Epistolario IV cit.*, p. 389).

75. Voir la mention de Jacopo Ortis, comme auteur d'un commentaire inédit d'un livre de la Bible, dans le *Commiato de La Chioma di Berenice cit.*: «L'amico mio Jacopo Ortis ὁ μαχαρίτ avea col medesimo intento comentato in due volumi il libro di Ruth [...]. Il commento non si stampò. Dalle sue *ultime lettere* pubblicate nell'ottobre dell'anno scorso, ognun sa la storia della sua morte» (*Scritti letterari cit.*, VI, p. 445).

76. La partie de Unga se lit dans *Tutte le poesie cit.*, p. 295-308.

concernant leur origine et leur appartenance culturelle. J'ai montré ailleurs ⁷⁷ l'identification, *post mortem*, avec l'ami Apollinaire, superposé dans la perception et dans l'écriture à l'autre *alter ego*, Moammed Sceab, «suicida / perché non aveva più / Patria», le compagnon des années égyptiennes et des premiers mois parisiens, à qui est dédiée la poésie *In memoria* qui ouvre le *Porto Sepolto* :

Si chiamava
Moammed Sceab

Discendente
di emiri di nomadi
suicida
perché non aveva più
Patria

Amò la Francia
e mutò nome

Fu Marcel
ma non era Francese
e non sapeva più
vivere
nella tenda dei suoi
(*In memoria*, v.1-14). ⁷⁸

Pour l'ami, partagé comme lui entre plusieurs cultures, changer le nom arabe pour le nom français Marcel n'avait pas été une garantie de salut. ⁷⁹

Bien des décennies plus tard, dans une des dernières poésies, *Croazia segreta*, l'intérêt onomastique se porte sur le nom slave Dunja, réinterprété avec une fausse étymologie arabe: «*Dunja*, mi dice il nomade, *da noi*, *significa universo*. / *Rinnova occhi d'universo, Dunja*». ⁸⁰ Il est intéressant de

77. *Reticenza e memoria allusiva nella 'Guerre' di Ungaretti*, dans *Studi di letteratura italiana offerti a Dante Isella*, Napoli, Bibliopolis, 1983, p. 453-72.

78. *Tutte le poesie* cit., p. 21-22.

79. Un texte emblématique du déracinement de Ungaretti, mesuré sur le tragique destin de l'ami Sceab, est la lettre lyrique envoyée à Prezzolini en automne 1914 et publiée seulement en 1980 par D. De Robertis, dans *Almanacco dello Specchio*, 9, 1980, Milano, Mondadori, p. 23-27. Voir par exemple: «'Sono uno smarrito'. A che gente appartengo, di dove sono? Sono senza posto nel mondo, senza prossimo» (p. 23).

80. *Tutte le poesie* cit., p. 324.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 169

remarquer qu'une semblable hybride étymologie - appliquée cette fois à son propre nom - se trouve aussi dans une page du Foscolo anglais, qui se complaît à réétymologiser son nom de famille italien, d'après une fausse étymologie grecque : «diresti che la natura nel crear quest'individuo abbia avuto in mira il nome ch'ei doveva portare: φω significa luce, e χόλος significa bile. [...] E il foco e la bile riuniti in gran dose danno energia agli scritti e risolutezza alle azioni». ⁸¹ Il y a là, dans ses contaminations étymologiques, presque la réalisation de sa propre appartenance culturelle, elle-même hybride.

Des contaminations de cultures sous formes d'interférences linguistiques et textuelles sont fréquentes chez Ungaretti. Il suffit de citer le premier texte publié sur une revue italienne, *Il paesaggio d'Alessandria d'Egitto*, qui reprend à la lettre pour le dialogue un chant populaire égyptien :

Il fellà canta
gorgoglio di passione di piccione innamorato
nenie noiosa delizia
- Anatra vieni.
- E chi se ne frega.
- Al letto di seta colore di sfumature di poesia.
- E chi se ne frega.
- T'insegnerò la frescura di tramonto delle astuzie.
- E chi se ne frega.
- Lo possiedo duro grande e grosso.
- E chi se ne frega
(v. 14-24). ⁸²

C'est ce que l'auteur lui-même admettait en envoyant le manuscrit à Papini : «Se valgono, le pubblichì. La strofa del ritornello è la traduzione, autentica, d'un brano d'un solito invito dei miei arabi d'Egitto. (Taali li, ia batta. Uanani ali, hì. ecc.)». ⁸³

On peut signaler chez Foscolo aussi la persistance de traditions néo-grecques. On a déjà rappelé l'épisode de la mèche de cheveux coupés dans les *Ultime lettere di Iacopo Ortis*. On pourrait compléter cet exemple par d'autres souvenirs de ce monde lointain et perdu de l'enfance qui refont surface des

81. *Saggio d'un gazzettino del bel mondo*, dans *Prose varie cit.*, V, p. 377.

82. *Tutte le poesie cit.*, p. 369.

83. Let. 1, dans *Lettere a Papini cit.*, p. 3. Voir également la description de la fête musulmane de la *ashura*, reconnue dans la poésie *Monologhetto* par F. Gabrieli, *Ungaretti e la cultura araba*, dans *Atti del Convegno cit.*, I, p. 655-65; en particulier les pages 661-62.

années plus tard : par exemple la bénédiction, demandée par Jacopo à la mère dans l'*Ortis*, est calquée sur un rituel greco-orthodoxe, comme le montre la reprise, dans le roman, de formules que l'on peut trouver dans les lettres réelles de l'auteur et dans les réponses en grec de la mère.⁸⁴ On peut encore mentionner, dans la biographie même de Foscolo, la curieuse habitude de pendre des oranges et des citrons aux arbres du jardin, qui avait déplu à ses hôtes anglais comme aux exilés italiens qui la considéraient comme une chose très bizarre, ou comme une ruse : «Lo Scalvini, raccontava al Tommaseo, [...] come per far parere le piante del suo giardino greicamente fruttifere nel clima britannico, appendesse al ramo i limoni e le arancie legate con fil di ferro, nascoste fra il verde». ⁸⁵ En fait, il reproduisait sur la terre d'exil des traditions et des rituels appartenant à ses origines néo-grecques.

La nostalgie de la terre d'origine, où il n'est plus possible de vivre, le sens d'un déracinement nécessaire et cependant non plus réparable, reviennent avec insistance dans les pages de ces auteurs. Nous avons déjà cité des fragments de lettres de Ungaretti, contenant des déclarations tout à fait explicites dans ce sens. On trouve des expressions semblables de regret, mais exprimées avec une mesure plus classique, dans une des pages du roman pseudoautobiographique de Foscolo, *Il Sesto tomo dell'io* :

non mi so dar pace nell'idea di andare ognora vagabondo come un Arabo, portandomi tutto quello che ho sulle spalle. [...] Ogni sventura, che mi succede in un paese straniero, mi [ricorda] gli antichi amici, le benedizioni e gli addio della mia povera madre e il pacifico piacere di temprare, come suol dirsi, il verno al proprio foco. [...] Pare che la natura ci abbia costruito il nostro fisico per vivere solamente dove siamo nati. [...] Ma la patria?... Il cielo non me ne ha concesso; anzi ordinò alla fortuna di gettarmi nel mondo come un dado.⁸⁶

Il est impossible de citer ici les nombreux endroits, en prose ou en vers, appartenant à des lettres privées ou à des textes littéraires, où les auteurs expriment cette condition particulière de déracinés, d'exilés prédestinés («l'esilio per cui non ho nè tetto nè sepolcro», écrit Foscolo;⁸⁷ «In nessuna / parte / di terra / mi posso / accasare / [...] / E me ne stacco sempre / straniero», écrit Ungaretti dans la poésie emblématique *Girovago*, v. 1-17).⁸⁸ Il importe plus,

84. Je me permets de renvoyer aux p. 12-13 de mon essai *Il libro di Jacopo* cit.

85. C. Antona-Traversi e A. Ottolini, *Ugo Foscolo* cit., IV, p. 230.

86. *Prose varie* cit., V, p. 8-10.

87. *Della poesia, dei tempi e della religione di Lucrezio*, dans *Scritti letterari* cit., VI, p. 239.

88. *Tutte le poesie* cit., p. 85.

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 171

pour conclure, de rappeler comment cette matière biographique, jamais complètement apaisée, apparaît de façon presque involontaire dans les textes de ces auteurs, même là où elle n'est pas explicitement thématisée: dans l'utilisation de paroles récurrentes comme «ramingo», «straniero», «esilio», «girovago», «forestiero», «vagare», et dans l'insistant recours à des images de mouvement («s'io non andrò sempre fuggendo», «ir fuggitivo», «mio padre mi lasciò erede del suo genio ambulatorio», chez Foscolo; «Riprenderò la via del mondo. Andrò dove sono forestiero», «Non ho che strade, strade, e strade; il grigio perfido di questo cammino senza conclusione», chez Ungaretti).⁸⁹ Jusqu'à la transformation en une poésie de haut vol, qui exprime et délivre de cette condition difficile, comme le confie Ungaretti dans un essai de 1918 dédié à son ami Pea : «Sono nato in quella città; ma cogli uomini v'ero forestiero. Non c'è punto della terra dove non mi senta cogli uomini un po' d'un'altra razza. Eppure mi sembra che nella parola mi s'è modulato a volte il canto unanime di quelle innumerevoli diverse umanità accostate possedute fuse rimpianate in me». ⁹⁰

Qu'on me concède, pour conclure, de citer une large partie d'un des sonnets les plus intenses de Foscolo:

Un dì, s'io non andrò sempre fuggendo
Di gente in gente, me vedrai seduto
Su la tua pietra, o fratel mio, gemendo
Il fior de' tuoi gentili anni caduto.

La Madre or sol suo dì tardo traendo
Parla di me col tuo cenere muto,
Ma io deluse a voi le palme tendo
E sol da lunge i miei tetti saluto.

[...]

Straniere genti, almen le ossa rendete
Allora al petto della madre mesta. ⁹¹

Le mouvement de fuite exprimé dans le premier vers s'oppose parfaitement, à l'arrêt, seulement désiré, sur la tombe du frère, où la figure maternelle apparaît

89. Respectivement les lettres 250 et 270, *Lettere a Papini* cit., pp. 267 e 295.

90. *Poesie e prose liriche*, p. 62.

91. *Poesie* cit., I, p. 96.

comme l'unique garante d'une unité familiale éclatée. Mais c'est une garantie vaine, dans la mesure où la mère parle du fils qui est loin avec le fils déjà mort, qui ne peut plus répondre («muto»). Le retour à la maison maternelle, impossible de son vivant («Ma io deluse a voi le palme tendo / E sol da lunge i miei tetti saluto») est du moins souhaité après la mort («Straniere genti, almen le ossa rendete / Allora al petto della madre mesta»).⁹² Si la vie se présente sous la forme d'un détachement et la mort comme seule forme possible de réunion, il reste cependant l'illusoire unité offerte, dans le texte, par la parole du poète. Qui est aussi réunion de différentes traditions culturelles. La reprise catullienne des premiers vers («Multas per gentes et multa per aequora vectus / advenio has miseris, frater, ad inferias, / ut te postremo donarem munere mortis / et mutam nequiquam alloquerer cinerem», CI, 1-4) se lie en effet à la mémoire d'épigraphes funéraires tirées de l'Antologia palatina pour les vers de fermeture («θές βρέφος ἐς κόλπον μητρὸς ἀποικομέν»).⁹³ Contamination culturelle de haut niveau, participant d'un double classicisme (latin et grec), qui délivre, en élevant l'expression jusqu'au sublime, l'interculturalité particulière, néo-grecque et italienne, de l'auteur.

Un autre sonnet de Foscolo, *Nè più mai toccherò le sacre sponde*,⁹⁴ s'ouvre sur le rituel de la naissance («Ove il mio corpo fanciulletto giacque», v. 2) et se clot sur l'impossible rituel de la mort: signe d'une appartenance au groupe comme rendue impossible, aux yeux de celui qui en est la victime, par la sanction extrême du destin («a noi prescisse / Il fato illacrimata sepoltura»). Là aussi, donc, l'impossible retour à la terre natale et maternelle,⁹⁵ est compensé et sublimé par l'acte poétique lui-même : «Tu non altro che il canto avrai del figlio, / O materna mia terra; a noi prescisse / Il fato illacrimata sepoltura», v. 12-14). Poésie qui devient chant de nostalgie et en même temps déli-

92. Suggestion qui a été par la suite réalisée par les hommes du *Risorgimento*, qui, après l'unification de l'Italie, transportèrent les ossements de Londres, où Foscolo était mort, à Florence, dans l'église de Santa Croce, célébrée par Foscolo comme «tempio» des «Itale glorie». Toutefois, on remarquera que dans le sonnet, les «straniere genti» ne désignent pas les Anglais (comme cela a été parfois compris, avec le regard de la postérité, attribuant aux vers une valeur prophétique), mais plutôt les habitants de Milan, où le poète se trouvait quand il écrivit ce sonnet en avril 1803.

93. VII, 387. Qu'on pourrait traduire ainsi: «Mets l'enfant sur le sein de la mère lointaine, morte». Il faut savoir que ce vers occupe la position finale également dans le texte ancien. On cite le grec de *Antologia Palatina*, a cura di F. M. Pontani, Torino, Einaudi, 1979, II, p. 190.

94. On le trouve dans *Poesie cit.*, I, p. 95.

95. L'association entre terre et mère est récurrente chez Foscolo. Il suffit de citer les vers 33-36 des *Sepolcri*: «se pia la terra / Che lo raccolse infante e lo nutriva, / Nel suo grembo materno ultimo asilo / Porgendo, sacre le reliquie renda».

Déracinement et nostalgie d'appartenance :
le choix d'une identité culturelle chez Foscolo et Ungaretti 173

vance et compensation à d'autres pertes («lo spirto / Delle vergini Muse e dell'amore, / Unico spirto a mia vita raminga», *Sepolcri*, v.10-12). Garantie première et dernière d'une difficile conquête d'identité, et en même temps réconfort suprême à une inévitable séparation :

E me che i tempi ed il desio d'onore
Fan per diversa gente ir fuggitivo,
Me ad evocar gli eroi chiamin le Muse
(*Sepolcri*, v. 226-28).

Maria Antonietta Terzoli